

notes, peut-être, pour éclairer des passages obscurs auraient été les bienvenues) et, s'il veut s'en donner la peine, le curieux y découvrira de jolis morceaux, comme l'acte 30, vivant reportage au pays de nos ancêtres.

Stéphane MARCOTTE

Silvia Rizzo, *Ricerche sul latino umanistico*, t. 1, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2002 ; 1 vol. in-8°, VIII-237 p. (*Storia e Letteratura. Raccolta di Studi e Testi*, 213). ISBN : 88-84981-04-2. Prix : € 33,00.

Cet ouvrage est le premier volume d'une somme consacrée à l'étude du latin humaniste, étude à laquelle l'A. n'a cessé de travailler depuis une vingtaine d'années. Ce premier volume, qui se veut introductif et préliminaire, aborde des problématiques sans lesquelles il est impossible de comprendre la nature du latin de la Renaissance : d'un côté, les conceptions linguistiques de l'humanisme et le rôle qu'y joue le latin, de l'autre l'organisation scolaire et les instruments pour l'étude du latin, deux aspects d'une importance fondamentale dans le cas d'une langue qui de maternelle était devenue exclusivement scolaire. Les sujets qui seront abordés par la suite s'intéresseront plus spécifiquement à la langue elle-même, à son lexique, sa syntaxe, sa phonétique, son orthographe et son style.

Pour l'instant, le premier volume est donc divisé en deux grandes parties. La première étudie les rapports entre latin et langue « vulgaire » dans la réflexion théorique des humanistes. Dans un premier chapitre (p. 15-27), l'A. rappelle les théories médiévales de la diglossie avant de montrer, dans un deuxième, (p. 29-73) que celle de Pétrarque en découle encore dans la mesure où chez lui, le choix entre latin ou italien n'implique pas un choix entre deux langues différentes, mais entre différents registres stylistiques d'une même langue. Le troisième chapitre (p. 75-85) évoque le débat humaniste sur la langue parlée dans la Rome antique, débat qui révèle chez la plupart des humanistes une conscience profonde de la distance séparant le latin antique, langue vivante et maternelle, du latin moderne, fondé exclusivement sur les témoignages textuels du passé. Le quatrième chapitre enfin (p. 87-118), avant celui des conclusions (p. 119-121), souligne que Valla, quant à lui, s'inscrit davantage dans une lignée d'ascendance médiévale en prônant l'existence dès l'Antiquité d'un double aspect du latin, partagé entre *sermo vulgaris* et *sermo doctus*, un double aspect obscurci, mais non interrompu par la décadence médiévale. La seconde partie, consacrée à l'enseignement du latin, ne comporte que deux chapitres : l'un touche à l'organisation scolaire (p. 125-143), dans laquelle l'A. s'attache à distinguer les innovations des humanistes, innovations qui se marquent surtout à dire vrai dans le choix des canons de lecture ; l'autre (p. 145-206) porte sur la tradition scolaire et sur les changements que le nouvel idéal des *studia humanitatis* y apporte en dépit d'une persistance très nette de la tradition médiévale.

Il faut signaler encore que l'essentiel de cet ouvrage reprend des contributions déjà publiées par ailleurs, mais qu'elles ont été refondues et réorganisées de manière assez profonde pour fournir un bel ensemble vraiment cohérent, non un recueil disparate d'articles. On ajoutera enfin que le volume comprend en appendice le texte latin de tous les passages relatifs aux problèmes discutés dans le travail (p. 207-217), ainsi qu'un précieux *Indice dei nomi e delle cose notevoli* (p. 219-236).

Ce beau livre intéressera avant tout les spécialistes du latin humaniste, mais il pourra aussi retenir l'attention des latinistes classiques et plus encore des médiolatinistes qui y verront tout le poids chez les humanistes de l'héritage médiéval.

Jean MEYERS

*Consilium. Teorie e pratiche del consigliare nella cultura medievale*, sous la dir. de Carla CASAGRANDE, Chiara CRISCIANI et Silvana VECCHIO, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2004 ; 1 vol., X-346 p. (*Micrologus' Library*, 10). ISBN : 88-8450-120-2. Prix : € 52,00.

L'ouvrage, qui rassemble les communications présentées lors d'un colloque tenu à Pavie en décembre 2000, comporte seize contributions. Ce sont, pour la plupart, des études ponctuelles sur des sujets spécifiques, mais l'ensemble permet d'avoir une idée des différentes acceptions que le terme prend à l'époque médiévale. Les É. distinguent dans l'avant-propos les domaines à l'intérieur desquels les contributions peuvent être réparties : le politique et institutionnel, ainsi que le religieux sont les plus représentés, mais la pratique du conseil est abordée également dans des disciplines spécifiques et dans le cadre familial. Les articles eux-même se partagent entre études concernant le « contenu » du conseil et celles qui prennent comme objet les circonstances dans lesquelles le conseil se concrétise. Curieusement le sens institutionnel du terme (délibération, et même assemblée par la confusion avec *concilium*) est absent et l'acception proprement juridique n'est abordée que de manière marginale, mais magistralement, par deux contributions documentées et pédagogiquement très claires : celle de M. Ascheri (*Il consilium dei giuristi medievali*, p. 243-258), et celle sur la tradition hébraïque de S. Nagel (*Il consilium nella letteratura ebraica medievale : la tradizione dei responsa rabbinici*, p. 299-325).

En effet le terme *consilium* renvoie à des réalités fort différentes pendant la période médiévale. Tout d'abord, cela va de soi, à l'un des piliers de l'organisation féodale, mais qui n'est pas abordé ici de front, plutôt par ses « retombées » littéraires. C'est ainsi que M. Cristiani (*Ego sapientia, habito in consilio. Proverbia VIII, 12-16 nella teologia politica carolingia*, p. 125-138) présente une étude de la Sagesse, principe même de toute vertu, dans les miroirs aux princes carolingiens. « La *sapientia* constitue le fondamento obiettivo, razionale del *regere*, che si identifica in profondità con il *docere*, ma che può essere soltanto dono divino » (p. 128). Elle doit donc être assimilée à la volonté divine « come origine e fonte di ogni virtù, nella segreta intimità della *cogitatio* et del *consilium*, nel mistero del dono individuale della grazia » (p. 129), et cela entraîne la nécessité d'une médiation sacerdotale (cf. p. 134). E. Artifoni (*Prudenza del consigliare. L'educazione del cittadino nel Liber consolationis et consilii d'Albertano da Brescia (1246)*, p. 195-216), après avoir présenté l'ouvrage, montre que c'est par l'évaluation de différents conseils et avis que l'on arrive à une bonne éthique ; il montre surtout comment « le dinamiche consiliari diseginate da Albertano sono in parte esemplate sul modello di una realtà istituzionale concreta [...] un sistema podestarile-consigliare » (p. 202). L'étude de St.J. Williams (*Giving Advice and Taking It : The Reception by Rulers of the Pseudo-Aristotelian Secretum Secretorum as a Speculum Principis*, p. 139-180) se situe elle aussi sur un plan théorique. À propos du *Secretum secretorum*, l'A. pose trois questions : quels gouvernants l'ont possédé et l'ont lu, et en quoi l'ouvrage les a-t-il influencés ? D'un parallèle avec le *De regimine*